

Pierre Vinclair, la vie poétique

Pascal Dethurens (Université de Strasbourg)

dethuren@unistra.fr

Pierre Vinclair, *Les Gestes impossibles*, Paris, Flammarion, 2013 (GI) ; *Le Chamane et les phénomènes. La Poésie avec Ivar Ch'Vavar* (CP), Caen, éd. Lurlure, 2017 ; *Terre inculte. Penser dans l'illisible : The Waste Land* (TI), Paris, Hermann, 2018 ; *Sans adresse* (SA), Caen, éd. Lurlure, 2018 ; *Le Cours des choses* (CC), Paris, Flammarion, 2018 ; *Prise de vers. A quoi sert la poésie ?* (PV), (Vareilles, La Rumeur libre, 2019. Pierre Vinclair vit et travaille à Londres. Il collabore à la revue *Catastrophes* et dirige la collection SING chez le Corridor bleu.

« Pour moi, le sonnet, c'est comme un piano, cela a été inventé il y a longtemps et pour des pièces classiques, mais on peut l'utiliser comme on veut ». Et c'est pour cette raison que « le sonnet est une forme bien vivante » (SA, p. 106). Avec Pierre Vinclair, avec l'œuvre foisonnante de Pierre Vinclair, c'est la poésie qui redevient une forme bien vivante, mieux, une forme qui donne vie. Il faut de la force pour cela, de la force et de la confiance, il faut y croire, et faire effort pour y arriver, et le plus étonnant avec cela, le plus admirable, c'est que le pari est gagné. Dix ans qu'il s'y emploie, un peu plus de dix ans que ce normalien, agrégé de philosophie et auteur d'une thèse sur l'énergétique comparée de l'épopée et du roman avance dans l'exploration difficile et passionnée de ce qui vit et de ce qui donne sens. On serait impressionné à moins, mais là, il en va d'une vision, et il convient de retracer, même un peu, ce parcours hors du commun.

Ecrire de la poésie, donc, et écrire sur la poésie, d'un livre à l'autre, et dans une succession si rapide qu'elle seule donne le vertige, Pierre Vinclair s'attache à poser des questions que l'on n'hésite pas un instant à reconnaître comme justes autant que nécessaires. Les bonnes questions, comme on parle de bons vers. Les unes et les autres sont présents dans chacun de ses livres. Poète, théoricien de la poésie ? A cela, tout de suite, une réponse : l'un et l'autre, parce « les plus grands poètes depuis Mallarmé et Rimbaud ont tous été des théoriciens, Khlebnikov, Maïakovski, Pound, Williams, Eliot, Reverdy, Breton, Heaney, Roubaud, Walcott, Hocquart, Prigent [...], tous ont dû répondre à la question naïve : pourquoi écris-tu comme ça ? Que cherches-tu avec ce texte ? »

(*PV*, pp. 151-152). Voilà qui est dit. On ne trouvera nulle part ailleurs que dans cette œuvre de probité plus entière et plus roborative.

A commencer par son exigence critique. A d'autres de s'intéresser, en poésie, aux sentiers plus que battus, aux autoroutes universitaires. Pierre Vinclair, lui, ne craint pas de consacrer un essai entier à ce qui résiste à la lecture, en prenant pour modèle (pour obstacle) l'un des textes poétiques réputés les plus abscons de la modernité, *The Waste Land* de T.S. Eliot. Le choix se justifie de lui-même : autant aller là où on sait qu'il ne faudrait pas. La dédicace de l'ouvrage « à tous ceux qui ne savent pas quoi faire de la poésie » (c'est dire que cela fait du monde, des lecteurs, donc) est un précieux sésame : nos grands textes, ceux que nous avons lus, ceux que nous avons commentés, même, à l'occasion, sommes-nous si sûrs de les avoir compris ? Et savons-nous comment vivre avec eux, eux qui ont fait de nous ce que nous sommes devenus ?

Dans la poésie moderne, et dans la contemporaine peut-être plus encore, soutient l'auteur, « les textes apparaissent illisibles à bien des lecteurs, et même semblent n'avoir pour point commun que cette illisibilité même », en sorte qu'il importe de « comprendre les tenants et aboutissants esthétiques et éthiques d'une rhétorique de l'illisibilité » dont le *Waste Land* est emblématique (*TI*, p. 7).

Illisible, le texte cesse peu à peu de l'être grâce à l'exploration qu'en fait Pierre Vinclair. Mais c'est à la condition que l'interprète (et traducteur) ne réduise jamais sa quête à la seule recherche intertextuelle, d'une perspicacité pourtant à elle seule remarquable. Non, plus que par son érudition, jamais prise en défaut, ce qui donne autant d'importance, et de beauté aussi, à une telle tentative, ce sont les risques qu'elle prend. Ses risques ? Certainement. Le premier : accepter d'assumer que « la poésie moderne dans son entier [...] sème dans son récepteur les graines d'une langue en souffrance pour y faire pousser de la joie » (*ibid.*, p. 143). Le second : avancer que le poème ne délivre pas, pour dernier mot, la misère de sa pure et stérile profération, comme trop souvent on le tient pour acquis, mais vise un « absolu éthique » (*ibid.*, p. 157). Et le troisième (mais il y en a d'autres...) : redéfinir la relation critique, comme disait J. Starobinski, non seulement entre le critique et l'œuvre, mais entre lui, le lecteur et le texte : « le critique est là pour permettre au lecteur d'être pleinement lecteur, non pour lui mâcher le travail de lecture » (*ibid.*, pp. 53-54). A ceux qui déplorent, parfois à juste titre, que le genre de l'essai a perdu de sa noblesse, ou tout simplement de son intérêt, parce qu'il se serait égaré dans une pensée molle, c'est-à-dire dispensé de pensée, *Terre inculte. Penser dans l'illisible* s'impose comme un remède, et comme un espoir aussi.

Exigence, donc, de la pratique de lecture. Mais courage aussi. Il en faut pour intituler un essai, sans détours, *A quoi sert la poésie ?* Il en faut tout autant pour y répondre. A rien, bien entendu, comme tout le monde sait, ne serait-ce que parce qu'il existe une puissante (et tenace) « haine de la poésie », mais aussi parce que « cette haine de la poésie n'est pas un accident, mais un élément

essentiel du poème, elle est dans le poème » (*PV*, pp. 99-100. Laurent Albarracin, Philippe Beck, Ivar Ch'Vavar, Emmanuel Hocquard, Christian Prigent sont quelques-uns de ces poètes auprès de qui Pierre Vinclair vient chercher un dialogue. Mais qu'on ne s'y méprenne pas. L'idée n'est pas (elle serait trop confortable) d'étayer une fois de plus l'hypothèse d'une clôture du sens. Aussi bien, « après Artaud, Bataille, Musil, Beckett, Blanchot, Deleuze, l'impossibilité de l'œuvre est un lieu commun des études littéraires » (*PV*, p. 147), lieu que l'essai n'étend pas. L'enjeu est ailleurs, et il est plus engageant : si « peu de poètes seraient capables de dire exactement ce qu'ils essaient de faire » (sauf à imiter leurs aînés), d'autres, ceux que Pierre Vinclair cite en modèles, comme Jean-Claude Pinson, redéfinissent une nouvelle forme de lisibilité. Moins pour sauver la langue que, le voulant, le pouvant, pour sauver le monde.

Et la beauté dans tout cela ? « La beauté », pour prendre appui sur l'ouverture d'un chapitre du *Chamane et les phénomènes*, « voilà un concept qui n'a certainement pas été au cœur des différentes théorisations de la poésie moderne, ni de l'art moderne en général, d'ailleurs », si l'on veut bien excepter, tout de même, rien qu'en poésie, chez Pessoa, W.B. Yeats, Hofmannsthal ou Montale (*CP*, p. 115). On peut préférer à tout, dans la réflexion de Pierre Vinclair, ces échappées libres sur les pans aveugles, ou bien occultés en tout cas, de la pensée sur la poésie. Sans doute, Adorno à l'appui, « la beauté est une catégorie vague, glissante », et il suffirait de se souvenir de la thèse d'U. Eco dans son *Histoire de la beauté* pour savoir combien il convient d'être prudent quand on s'approche d'une œuvre, d'un poème par exemple, munis de ce mot qui sonne trop haut mais qui pense trop bas.

Et pourtant. Si l'on veut bien laisser la théorie un instant, on peut avancer dans Hugo, Hugo lu par Ivar Ch'Vavar (comme, ailleurs, Hugo lu par Michon), et le faire avec toute l'impressionnabilité requise. Avancer, et trouver. La beauté ? Mais oui. « Loin d'être évidente, elle doit être débusquée par le lecteur comme une pépite dans un buisson de ronces » ; et « même lorsqu'elle est évidente, la beauté [...] est l'incarnation ordonnée d'un délire » (*ibid.*, p. 122). Un beau vers, rien de plus évident à lire, de plus difficile à écrire, mais quand il est là, on le tient, il est à nous, et nous ne le lâchons plus, à moins que ce soit lui qui ne nous lâche plus. On en voudra pour exemple, tant l'expérience est menée avec brio, l'envoi de l'essai sur quoi la thèse se referme sous forme d'hommage, « Ivar à Hollywood », « dans une phrase / de poésie » (*CP.*, p. 196).

Une phrase de poésie : c'est beaucoup plus qu'une seule phrase, évidemment, beaucoup plus qu'une seule strophe, qu'il faudrait citer pour progresser dans la lecture de Pierre Vinclair poète. Une œuvre déjà est là. Tôt arrivée (commencée en 2009 avec *Barbares*), elle s'est peu à peu développée au long de dix années d'interrogations, de tentatives, de modulations, de dévoilements. Avouera-t-on que ce qui frappe le plus en elle, c'est son immédiate proximité ? La sensation d'être invité, de recevoir hospitalité dans un

ensemble de poèmes qui n'attend plus que vous ? *Les Gestes impossibles* sont offerts « à Clémence » (p. 57) ; *Sans adresse* l'est, suivant la formule mise en exergue de William Carlos Williams, « à toi ! Qui que tu sois, où que tu sois ! (Mais je sais où tu es !) » (p. 7).

Alors, c'est avec vous que les poèmes retracent une partie de notre Histoire devenue folle, devenue ou restée, comme on voudra, toujours dangereuse à vivre et à traverser. Le massacre des insurgés de la Commune est dit, et il faut voir comment, dans des chants et contre-chants déchirants, l'Histoire contemporaine aussi, qui entre en écho avec elle, dans une série de poèmes en prose datés de 1999 à 2009 et qui sont un inventaire, année par année, de l'irréparable contemporain. A travers ces écrans sombres s'écrit pourtant en lettres lumineuses ce qui s'apparente à une forme de bonheur, d'autant plus poignant qu'il était insoupçonné :

Ainsi l'odeur qui monte et nous avale, le bruit des vitraux qui se brisent nous ne l'entendrons plus et n'imaginerons pas qu'il y eut là des images devant lesquelles nos mères allèrent s'agenouiller, éparpillées au sol où les hommes violés par la peste nous donnèrent naissance

on ne les entendra plus non plus
alors

je voudrais danser maintenant (p. 48).

A l'issue de ses « Shangaïennes » encore, si proches des *Cantos* de Pound par endroits, une femme, la femme qui évoque son enfance et raconte avoir voulu « devenir / institutrice à la campagne, aider la terre entière » et « donner beaucoup d'argent à la croix rouge », passe elle aussi en revue l'étendue des manquements humains, mais elle termine son chant par cet aveu, qui brise toute amertume :

je voudrais fonder un pays (p. 164)

Ce pays, cette communauté nouvelle qui reste à bâtir en effet, c'est sans aucun doute dans le recueil *Sans adresse* que nous la découvrons enfin. Communauté familiale en premier lieu, où sont évoquées les filles avec la tendresse malicieuse d'un père pour ses enfants, mais où passent aussi, comme des ombres lointaines, les amis au loin, et les poètes, les poètes surtout, tout à trac Dante, du Bellay, Roubaud, Mallarmé, Pétrarque, Valéry, tant d'autres encore. En 75 sonnets pour la plupart en alexandrins plus deux (ironiques) poèmes de 14 vers (le 36^e, le 77^e), Pierre Vinclair se peint en poète de trente-cinq ans, trente-cinq exactement, l'âge de l'auteur de la *Divine comédie* « *nel mezzo del camin di [sua] vita* » (p. 15). Ces sonnets, écrits à la surface du quotidien, parce que la présence du jour est ce qui s'offre avec le plus d'évidence, disent l'heure qu'il est (« Six heures trente-six », p. 9), la décision à prendre (« nous partons vivre à Singapour », p. 55), la misère des temps (« quand des Donald Trump prennent les maisons blanches », p. 33), le

NUMEN du professeur Vinclair (p. 12) aussi bien que son mail (p. 69), ses talents culinaires et le sujet de ses cours de philosophie. La vie, donc. En plein dedans.

Aucune raison d'exclure la légèreté du jour et la singularité d'une vie au nom de la gravité du cours des choses. Tout se tient :

La fin de l'Apartheid, la cirrhose du foie
d'un ami proche ou la perte de mes cheveux,
une naissance ou un enterrement : je veux
mettre dans le poème et la peine et la joie (p. 79).

Ailleurs, un sonnet dit, dans le même sens, et avec justesse :

[...] Ce qui console, et nous fait relever
la tête du chaos, c'est le corset des mots,
la joie puissante du poème où tout se tient (p. 41).

Il y a un monde ici, et un monde qui est la vie même. La vie, décidément, jamais séparée de l'œuvre. L'œuvre-vie donc, comme on dit. « L'œuvre », comme Pierre Vinclair le dit dans une interview récente accordée à *Libération*, « c'est l'idée de l'art sacré, clos sur lui-même et qui éclaire le récepteur qui s'élève jusqu'à lui. Le travail, ça veut dire qu'on va dans le texte comme on va bêcher son jardin ; parfois on demande un coup de main au voisin, un outil, ou même une graine ». De sorte qu'« écrire n'est pas séparé de la vie, c'est une manière de vivre ».

On comprend mieux qu'à Laurent Albarracin, Pierre Vinclair puisse écrire dans ses notes de fin de volume : « pour moi, le sonnet est une forme bien vivante » (p. 106). C'est qu'il est à prendre comme on reçoit un présent. Chacun de ses textes est à prendre comme on accepte un don. Avec gratitude et admiration. Sachons recevoir ceux qui nous sont offerts dans cette œuvre. Il n'est pas tellement de cadeaux dans le paysage de la poésie d'aujourd'hui. Il n'en est surtout pas de plus beaux.

Mots-clés : poésie, poétique, sauvagerie, illisibilité, réception.